

L'âme du vent

par Claude Mouchard

«Coloré par du sang rouge, un broiement de sel gemme plonge par mon cerveau paratonnerre comme un os mort, suant et éclatant.»

Ces lignes de Yi Sang suffiraient-elles à donner d'emblée à sentir combien la poésie coréenne au xx^e siècle a pu se faire éruptive et libre, ludique parfois, déchirante soudain ?

Yi Sang, né en 1910, est le plus ancien des poètes traduits dans ce numéro de *Po&sie*. Il est suivi de quatorze autres auteurs, dans le simple ordre chronologique de leurs naissances.

Rien ici, bien sûr, d'une anthologie-palmarès. Toutes les œuvres présentées sont saisissantes, mais, bien entendu, d'autres œuvres auraient pu également figurer dans ce numéro. Si l'on a préféré s'en tenir à un nombre plutôt limité de poètes, c'est pour proposer, de chacun d'eux, une quantité suffisante de poèmes. Mais l'on espère en même temps que la variété, l'originalité, et, souvent, l'éclat – fût-il très sombre – des textes proposés sera une incitation à la découverte de la poésie coréenne dans son ensemble.

*

« Faire coïncider l'ici et l'ailleurs », tel est – dit (dans le présent numéro) Woo Jong N. – l'espoir de l'écriture poétique.

Woo Jong N. vit aujourd'hui en France. Elle écrit et publie en coréen et en français, discrètement, avec force.

Il en va de même des deux autres jeunes auteurs coréens, Kim Chang-kyum et Kim Hee-kyoon présents dans ce numéro. Chacun à sa façon en est venu à franchir en écrivant la frontière entre langues. Sous la pression de quelle nécessité, sous l'effet de quel désir ? Leurs textes mêmes laissent entrevoir cette situation, chacun à sa façon.

En tout cas, c'est largement à partir de cette situation, c'est grâce à la collaboration avec quelques Français de plusieurs Coréens et Coréennes vivant en France, que ce numéro de *Po&sie* a été réalisé.

Parmi les Coréens qui sont aujourd'hui ou qui ont été ces dernières années présents en France, on compte des musiciens dont certains sont désormais célèbres. D'autres sont peintres, architectes, etc. Et il en est, bien entendu, dont l'intérêt principal est la littérature, voire, singulièrement, la poésie.

Inévitablement, et heureusement, des rencontres multiples avec des Français se sont produites – dans divers lieux, dans les universités, par exemple, ou autour d'elles (parfois un peu... malgré elles). Confrontations de hasard, collaborations multiples. N'est-ce pas de la sorte que, pour une part, vit la littérature ? À l'université Paris 8, il y a eu de mois, le poète Ko Un est venu présenter et lire ses poèmes devant des étudiants d'un grand nombre de nationalités (et son poème sur les « drapeaux » y trouva une résonance inattendue) : moment de liberté.

Po&sie, avec ce numéro, cherche à prendre acte d'une situation en évolution. Situation bien réelle, pour les Coréens vivant à Paris – faite aussi de difficultés, de problèmes

de papiers, de recherches de ressources, de solitude.... Chacun des collaborateurs aura travaillé aussi à partir de là.

*

Entre « l'ici et l'ailleurs », certes, la « coïncidence » ne va pas de soi. Elle est à « faire » – pour reprendre les mots de Woo Jong N. Et ce n'est pas sans que des obstacles ou des résistances s'opposent à ces rapports nouveaux.

La Corée, pour la plupart des lecteurs français, est-elle loin ?

Dans son histoire dramatique en ce siècle – avec l'occupation par le Japon, avec la guerre de Corée –, le monde entier a pu être impliqué.

À l'issue de l'hiver 1950-51, Robert Guillain, correspondant de guerre en Corée, s'interroge : « Sur la planète Terre, y a-t-il seulement encore une Corée ? [...] Ici et là, à l'emplacement d'une ville, rien qu'une pancarte disant le nom qu'elle avait, comme une inscription sur une tombe. » (cité par Juliette Morillot dans *La Corée, chamanes, montagnes et gratte-ciel*, Éditions Autrement 1998).

On pourrait aussi songer au récit de Oh Jung-Hi, *L'âme du vent* (traduit par Lee Byoung-jou, aux éditions Picquier, 1991) dont le secret torturant, et peu à peu éclairci, est fait d'un épisode vécu par une petite fille en pleine guerre de Corée : « Quand tu es venue chez nous pour la première fois, tu avais trois ou quatre ans. C'était en juin 1950, pendant la guerre entre le Nord et le Sud de la Corée ».

Le monde entier a tremblé autour de la guerre de Corée. A-t-il ensuite oublié ? Le pays a dû seul vivre les conséquences de ce qui s'était produit. Le récit de Oh Jung-Hi pourrait d'ailleurs prendre – à son insu ? – une sorte de valeur allégorique : « J'ai tenté de retrouver mon passé, mais, de cela non plus, il ne reste rien ! Déracinée, je ne fais que tourbillonner, enfermée dans un cercle vicieux. Où est donc cachée l'âme du vent qui me persécute ? »

La division du monde s'était durement inscrite là, et elle ne s'y est pas effacée (Juliette Morillot rappelle par exemple « le naufrage malencontreux, le 17 septembre 1996, d'un sous-marin espion du Nord, au large de la paisible ville de Kangnûng ») puisqu'elle s'est fixée, comme on sait, dans l'actuel et dramatique isolationnisme de la Corée du Nord.

C'est dans « la banlieue parisienne » que le personnage narrateur du récit (paru en coréen en 1990) de Ch'oe Yun, *Il surveille son père* (traduit par Patrick Maurus, Actes Sud 1993) revoit son père. Celui-ci avait jadis décidé de partir pour la Corée du Nord, et avait laissé au Sud sa femme et ses enfants. Mais c'est de Chine qu'il vient à Paris. Son fils, le narrateur, y vit. C'est que ce dernier a longuement subi les conséquences du choix de son père. Il le dit dans des bouffées d'amertume – « à presque quarante ans, je suis fatigué d'être encore célibataire, fatigué de ma longue errance, fatigué à l'idée de passer toute ma vie comme chercheur dans un institut étranger au lieu de devenir un spécialiste d'envergure » – mais le roman s'achève en suspendant tout jugement, dans une interrogation sans conclusion.

*

Dramatiques, énormes, à dimension mondiale, les événements historiques en Corée ont certainement atteint tous les secteurs de la vie sociale et tous les aspects de l'existence. Comment la littérature n'en porterait-elle pas la marque ?

Parlant des prosateurs coréens, Patrick Maurus, dans « Le cri et l'histoire » (postface à *La chanteuse de P'ansori, prose coréenne contemporaine*, Actes Sud/Édition Unesco 1997), évoque – tout en écartant toute réduction « mécaniste » de la littérature à l'histoire – ce qu'il appelle une « guerre » de ses écrivains « avec leur mémoire ». C'est, dit-il, qu'« il y avait urgence pour ces auteurs confrontés à la fois aux effets retardés du colonialisme, à la dictature, à la division, à l'émergence de leur langue, à l'explosion de l'urbanisation et de l'exode rural, à la dissolution des formes sociales et familiales traditionnelles, à l'édition moderne, à la critique du moderne en même temps qu'au modernisme, au marché de l'art et de la culture en même temps qu'à la découverte du patrimoine. »

Ces mêmes données ne sont pas moins présentes pour la poésie. Elle aura répondu, de toute sa diversité, aux bouleversements et aux violences extrêmes qui ont affecté la Corée tout au long du siècle qui s'achève.

Guerre dans la mémoire, ou *avec* (selon le mot de Patrick Maurus) la mémoire : « *C'est moi, écrit Kim Choun-soo, qui ai vu / en juillet 1950 après J.-C. / dix ou vingt asticots creuser et manger / le sexe d'une femme en agonie. / C'est moi / qui ai vu / l'enfant téter le lait de sa mère / morte (il ne le savait pas) / et l'Imjin / avaler l'enfant qui pleurait / pour qu'il cesse de pleurer. / Respirons un moment puis / réfléchissons.* »

Submergeante, l'histoire collective ? Destructrice pour la possibilité de la pensée, de la poésie ? « *Ces jours-ci, remarque Hwang Tong-gyu, / dans un coin de ma tête vide / vacille une lueur étrange. // Là-dedans apportées par le vent s'entassent des choses étranges / Feuilles de journal, pages de livres décousus, / Morceaux d'ordures qui brûlent.* »

Voilà pourtant qui n'aura pas empêché l'extrême variété et la singularité des multiples poètes.

Il faut compter aussi avec l'histoire propre à la poésie. Par rapport à la tradition, aux formes partagées et au rôle social de la poésie, comme dans tout pays se modernisant, l'héritage poétique – avec ses aspects quasi rituels – semble ne pouvoir qu'entrer en crise.

Le poète de Yi Munyol raconte l'histoire (partiellement fictive) du poète Kim Sakkat (1807-1863). Ce roman devient par moments un essai sur le rôle historique (dans la société du XIX^e siècle) du « savoir » (« La dignité et la base de la personne, le vrai et le faux étaient déterminés par le savoir, lequel décidait de l'avoir et du non-avoir. C'était le produit parfait d'une société dans laquelle la morale et les obligations étaient la base de tout et où les différents domaines n'étaient pas radicalement séparés ») et sur celui de la poésie (sa place dans les concours, son rapport au pouvoir) pour parler enfin de « la poésie qui rompit (comme un cheval qui rue) avec la vieille tradition ».

Rupture avec la tradition ? Dans un des plus beaux récits coréens que l'on puisse lire en français, *La chanteuse de P'ansori* (traduit par Patrick Maurus dans l'anthologie de prose coréenne parue sous le même titre chez Actes Sud en 1997) du romancier Yi Chung-jun, l'énigme centrale est celle d'un chant qui semble doué d'une existence propre et qui, inapaisable, traversant vies et morts, s'empare successivement de plusieurs chanteurs ou chanteuses : « Dès que le soleil fut sur le point de se coucher au-delà de la cime de la montagne et que la pénombre du soir commença à descendre, recouvrant les flancs de la montagne, le chant caché toute la journée dans la forêt descendit furtivement tel un serpent avec la pénombre. »

Du désir de continuité et de l'inéluctable rupture, on entreverrait maints signes dans les textes publiés ici – dans les contacts avec le religieux, dans le rapport au chama-

nisme, ou dans la relation avec les morts (si intense, et souvent inattendue, chez bien des poètes de ce numéro).

Modernes, certes, novateurs et puissants, les poèmes qu'on lira ici. De façon surprenante, pour des lecteurs occidentaux et pour leurs repères temporels. De Yi Sang à Ki Hyong-do, deux poètes nés à cinquante ans de distance, et morts l'un et l'autre très jeunes, se retrouve une « cruauté » que d'autres littératures modernes auront également laissé se manifester. Lautréamont est d'ailleurs évoqué, par Nam Jin-woo. Parfois, découvrant certains poèmes de Yi Sang, le lecteur français songera peut-être à Michaux – à un Michaux, il est vrai, plutôt ultérieur.

L'évolution temporelle de cette poésie n'est pas simple. Le critique Kim Hyon (dans un article traduit ici) rapproche Ki Hyong-do de Benn ou de Celan. Mais l'admirable prose «*La tombe du vignoble*» (qu'on trouvera dans ce numéro) peut soudain faire penser – par ce qu'elle laisse monter de limpide et d'indécis, de noir et glacé – à Trakl (sans aucune « influence ») ou à ce qui, dans la prose de Hofmannsthal, parfois s'insinue et, brièvement, se répand... La poésie fait alors accéder (par éclipses, comme en rêve, mais de telle façon que le langage s'y baigne, qu'il fasse s'y retourner la pensée) à un élément tout proche et tout autre, à une fluidité liée à la déritualisation, à un rapport aux morts (multiple violence et fragilisation des mesures, des croyances...) équivoque, dangereux, non souhaité, mais qu'il vaut peut-être mieux accepter, qu'il faut métamorphoser.

*

Traduire, « traduire » (comme dit, par exemple, Du Bellay), faire passer ? Tout ce numéro s'y essaie – par les traductions de poèmes, par les présentations consacrées aux poètes, par tel remarquable article critique.

Contre les appropriations nationales voire nationalistes de la poésie dans les diverses langues, contre l'idée reçue de son intraductibilité (à quoi on n'opposera certainement pas le plat espoir d'une traductibilité universelle et intégrale, mais de tout autres aventures), c'est parfois la poésie, aujourd'hui, qui se coule le plus fluidement (alors même que dans chaque pays elle est jugée difficile et rendue minoritaire) entre langues, entre façons de dire, de penser, et de sentir... Ce n'est pas, alors, qu'elle unifie ; c'est plutôt qu'elle se reforme selon des relations multiples et des différenciations nouvelles, selon des écarts imprévus et des affinités libres et parfois fulgurantes.

Ainsi..., écrit Nam,

*ainsi arrive l'aube
et la voix qui m'appelle par mon nom retentit
jusqu'au bout du monde.*

La préparation de l'ensemble du numéro a été coordonnée par Kim Hee-kyoon et Claude Mouchard.